

La ville au XIXe siècle : lieu d'émancipation ou de contraintes ?

Autor(en): **Pralong, Estelle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[96] (2008)**

Heft 1521

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-284925>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La ville au XIXe siècle : lieu d'émancipation ou de contraintes ?

Rencontre avec la célèbre historienne française Michelle Perrot. Grande spécialiste de l'histoire des femmes au XIXe siècle, la professeure émérite a eu la gentillesse d'accepter de nous éclairer sur le «vivre en ville» des femmes de cette époque. Pensée au masculin, la ville n'en est pas moins un lieu d'émancipation relative pour les femmes du peuple. Bonnes ou couturières, elles sillonnent les rues de la ville et une partie d'entre elles accèdent à une certaine autonomie. *Compte rendu.*

Estelle Pralong

La ville n'est pas d'abord pensée pour les femmes. C'est à elles qu'il revient d'essayer d'y faire leur chemin. Beaucoup de lieux leur sont interdits: la bourse, évidemment, les cafés et – la nuit – la rue. Une honnête femme ne se rend pas seule dans un café. Ou alors à ses risques et périls. Passée une certaine heure, l'honnête femme ne s'aventure pas non plus dans la rue, sous peine d'être considérée comme une prostituée ou victime de violences sexuelles. En outre, la police recherche et arrête les prostituées clandestines, celles qui ne sont pas «en carte». A Paris, elles sont arrêtées et emmenées pour une visite médicale... Cependant, pour les femmes rurales qui viennent en ville, celle-ci représente un desserrement relatif des contraintes patriarcales. Elles sont placées comme domestiques, deviennent ouvrières dans des ateliers de couture ou vendeuses dans les Grands Magasins. En 1914, plus de la moitié des femmes qui travaillent le font dans le secteur des services.

L'âge des bonnes

Entre 1820 et 1950, les villes se développent et avec elles, la domesticité. Dès qu'un bourgeois en a les moyens, il veut se faire servir: selon le modèle aristocrate, le service anoblit. Il s'agit d'avoir au moins une domestique: la bonne. Elles sont jeunes, très généralement exploitées, mangeant mal – les restes d'une petite bourgeoisie plutôt radine – vivent au 6^e étage dans des chambres minables, sans feu ni eau. Les conditions de promiscuité favorisent les viols, les relations sexuelles plus ou moins imposées par le voisin, le patron ou son fils. L'absence de contraception cause des ravages. «Un polichinelle dans le tiroir», les bonnes se rendent à la maternité de Paris : infanticides et abandons sont fréquents. Difficiles pour elles de garder un enfant illégitime... Cependant, des petites bonnes s'en sortent. Nourries, logées, payées, elles peuvent, en marge de l'argent qu'elles envoient à leur famille, faire des économies pour constituer une dot et se marier. Pour les ouvriers, elles sont un bon parti: de bonnes ménagères pourvues d'une dot.

Ouvrières ou vendeuses dans les Grands Magasins, certaines femmes font de petites carrières

Moins confinées, les ouvrières trottent dans la rue, font des courses pour elles, pour leur ménage, pour l'atelier de couture. Elles vont et viennent d'autant plus qu'elles sont femmes du peuple. Les couturières travaillent dans des ateliers ou à domicile. Le travail est dur, ouvrières mal payées, mal nourries, qui doivent travailler la nuit en «période de presse», elles vivent dans des conditions d'hygiène déplorable: des nids à tuberculose. D'un autre côté, elles peuvent socialiser: les couturières se rencontrent, se parlent, échangent. Elles sont fières de leur métier, de travailler de beaux tissus, d'être à la mode. Certaines s'émancipent, font des petites carrières, ouvrent un atelier en province. Ces petits ateliers de province ont un rôle social important et leur confèrent un certain statut. Pour les ouvrières à domicile, l'objectif est d'avoir sa Singer. Economiser et l'acheter à tempérament. Mariées, elles peuvent à la fois tenir leur ménage et avoir un travail salarié. Elles «pédalent» sur leur machine et livrent une fois par semaine à l'atelier le fruit de leur labeur.

Le XIXe est aussi l'époque des Grands Magasins. La bourgeoisie y vient d'abord en famille puis progressivement, les femmes y viennent seules. Lieux de tentation, les vols y sont fréquents. Vendeuses, femmes du peuple, bourgeoises, elles volent. Le phénomène est tel que la psychiatrie inventorie cette nouvelle maladie sous le nom de cleptomanie. Les conditions de travail des vendeuses sont difficiles, elles sont soumises à des hommes selon une hiérarchie militaire. Les chefs de rayon dirigent d'une main de fer leur escouade de vendeuses. Pourtant, une minorité de vendeuses parvient tout de même à faire carrière. Leur ascension sociale leur procure une relative émancipation. Ainsi, les femmes du peuple sont souvent plus libres de leurs mouvements que les bourgeoises.



Les bourgeoises sont assimilées à leur intérieur

Les bourgeoises sont assimilées à leur intérieur. De plus, sortir pour une femme «comme il faut», c'est tout un cérémonial: habits, chapeaux, gants, etc. Les jeunes femmes de la bonne société ne sortent jamais seules. Elles sont toujours accompagnées, au moins par une dame de compagnie. De nombreux domaines, comme la politique ou l'art, leur sont fermés. Elles n'auront accès aux écoles des beaux-arts qu'en 1900. Et encore, la plupart des professeurs ne les prennent pas vraiment au sérieux! Pourtant, certains lieux leur sont réservés: les salons de thé, les pâtisseries. Très peu d'hommes fréquentent ces lieux «sucrés» et toujours avec une femme. Les églises ou associations catholiques représentent aussi des espaces de socialisation. Les bourgeoises s'y rencontrent, s'adonnent au philanthropisme. En outre, la ville est un lieu de représentation de la bonne société. D'une certaine manière, les bourgeoises ont le devoir d'intervenir dans l'espace public. Dans les salons, par exemple, espace intermédiaire entre le privé et le public, les maîtresses de maison règnent. Les femmes doivent aussi jouer leur rôle dans la vie mondaine urbaine: théâtres, salles de concert, expositions. Il s'agit cependant d'un rôle appris, d'un devoir de représentation. Une tenue pour chaque moment de la journée, leur corps est soumis aux commandements de la mode. Elles font figure de portemanteaux, porteuse de la fortune de leur mari. La beauté peut être un avantage mais elle l'est surtout pour les «maîtresses». Un bourgeois peut avoir sa maîtresse en titre et se montrer en public avec elle. Pour ces demi-mondaines, la beauté constitue un véritable capital. Elles sont nombreuses, belles et très indépendantes. Si elles sont intelligentes, elles ne sont pas esclaves du sexe : d'objets, certaines parviennent à retourner la situation et deviennent sujets de sexe.

Finalement, si les contraintes globales – et notamment la domination masculine – touchent toutes les femmes des villes, des échappées sont possibles. Selon l'histoire individuelle de chacune, selon son intelligence, une femme peut s'échapper et accéder à une émancipation relative dans ce monde urbain ou la mixité n'est pas de mise. Entre le masculin et le féminin, la règle est la ségrégation. Les contacts entre les deux sexes sont rares et organisés. La mixité fait peur. Pourtant, dès avant 1914, les signes d'émancipation des femmes s'accroissent dans les grandes villes européennes: les jupes raccourcissent, les cheveux aussi. Les femmes sont en train d'accéder à l'instruction. En 1880, c'est le début des lycées pour filles. Davantage de femmes travaillent. Même des bourgeoises. Travailler pour une bourgeoise est très mal vu. Mais, parfois, contraintes économiques obligent, des femmes de la bonne société accèdent au monde du travail, en tant que répétitrices, par exemple. Les frontières sexuées de la ville se transforment, les mœurs changent pour plus de mixité. La situation des femmes est sans cesse en voie de recomposition, faite d'avancées et de reculs.

